



## « ici, c'est le rêve d'être vieux »



dans les meilleures conditions. » Concrètement, les résidents y vont à leur rythme. Ici, on ne réveille personne pour le petit-déjeuner. La grasse mat' est respectée. « Si à 8 heures, un résident dort toujours, on le laisse et on repasse 30 minutes plus tard, et ainsi de suite... » Pareil pour la toilette. « S'ils nous disent non, on ne les force pas. Tant pis. C'est à nous de nous adapter, de comprendre pourquoi il y a un refus et de chercher dans nos ressources pour les amener à dire oui », explique Fabienne Noiroit. C'est toute la différence avec une maison de retraite « normale ». Pour Muriel Salager, médecin coordonnateur : « Ici, les exigences institutionnelles des Ehpad sont abolies par la méthode Montessori. » Laisser faire, d'accord, mais jusqu'à quel point ? Et quelles limites ? « Notre devoir de soignant nous oblige

aussi à ne pas laisser dégénérer les choses. On doit intervenir quand le résident met tout en échec », rassure le médecin en chef. Après, « tout n'est pas idyllique non plus, concède-t-elle. La méthode ne résout pas tout à 100 %. Mais les « cas ultimes » restent « rarissimes ».

### « Jamais d'agressivité »

« Au final, les choses ne se font jamais dans l'agressivité. » Et « si le résident ne veut rien faire, ajoute Fabienne Noiroit, on l'entend, on lui dit qu'on respecte son choix et le lendemain, il est debout parce que vous avez accepté son désir de la veille. » En cas d'échec, s'en suit toujours une discussion pluridisciplinaire. Psychologues, aides-soignants, infirmiers, ergothérapeute, assistants de soin en gérontologie (ASG), aides médico-psychologiques (AMP)... toute l'équipe se réunit. « Car chaque soignant a aussi un ressenti différent. »

Autre principe érigé comme un mantra : « Éviter au maximum les contentions physiques et médicamenteuses », mais au contraire, « travailler toujours sur la compréhension ». Autrement dit, pas question de « shoother » les patients. Les « médocs » ne sont utilisés qu'en « dernier recours ». Même chose pour les déambulations nocturnes. « C'est souvent signe d'un trouble qu'il faut comprendre. Un

cauchemar ? La faim ? Certains ont juste besoin d'un chocolat chaud et d'un pain au lait pour se rendreormir, observe l'infirmière coordinatrice. Avec d'autres, on jouera plus sur la luminothérapie, un massage ou quelques gouttes d'huile essentielle pour éviter les somnifères. Une crème à la lavande pour un agriculteur qui a passé sa vie dans un champ de lavande, ça rassure. »

D'où l'intérêt, aussi, de traiter les patients au cas par cas. « Le tout est de trouver la bonne technique et de transmettre la consigne aux collègues du service suivant. »

Contrairement à la plupart des Ehpad, les résidents atteints de la maladie d'Alzheimer n'ont pas de barreaux à leur lit. Ils sont simplement abaissés jusqu'au sol, avec un matelas complémentaire

de sécurité, « en cas de chute ou de roulade pour ne pas qu'ils se fassent mal ». L'idée est de ne pas se sentir enfermé. Là encore, l'approche est hautement philosophique. « Quand c'est interdit, on a envie de franchir cet interdit, souligne Muriel Salager. Avoir la liberté de se lever, ça donne moins envie de se lever. » Et en cas d'urgence, tous les résidents sont équipés d'une montre connectée qui leur permet « d'appeler l'aide » à tout moment en un simple clic. Les familles qui décident de confier

leurs parents ici savent à quoi s'attendre. Un premier bilan d'intégration est établi au bout d'un mois. Puis, après six mois, le personnel élabore un Projet d'accompagnement personnalisé (PAP). « On fixe des objectifs précis en détaillant les moyens qui seront mis en œuvre pour les réaliser. »

« C'est une politique d'établissement à laquelle il faut adhérer » lorsqu'on s'inscrit. Mais pour le personnel aussi, il s'agit d'une question de « fibre ». « C'est une approche naturelle à laquelle on adhère, abonde Manon Clabé, ergothérapeute. On sait aussi que tout le monde a un vécu. On est là pour juger personne, en restant dans le respect et la dignité. »

Solange Morel, 95 ans au compteur, nous accueille dans sa grande chambre décorée de quelques photos de famille. Elle apprécie cette « liberté » qui lui est offerte au quotidien. Tout comme l'attention qui lui est réservée.

« Le personnel est à l'écoute, savourez-elle. On n'a pas l'impression d'être délaissé et puis on peut tout demander, ils nous répondent toujours. » Solange a « arrêté la gym » mais profite toujours de la bibliothèque, du café philo et des sorties en car. Elle regrette en revanche qu'il n'y ait « pas assez de joueurs de belote ». « Après, glisse-t-elle, on peut naviguer où l'on veut dans la maison. Il

faut juste être présent à l'heure des repas et signaler si l'on a envie de sortir. »

### Balade amoureuse

Cette même liberté de mouvement peut aussi faciliter les rencontres. On retrouve ainsi le colonel Étienne Lambert et Huguette Lang, assis autour d'un verre de fruits rouges. Lui a 102 ans et de la « chance », avouet-il, de s'être trouvé une « petite jeune » de 87 ans pour terminer ses (beaux) jours. « Être tout seul, ce n'est quand pas marrant », argumente Huguette. Les tourtereaux,

tous les deux veufs, ont fait connaissance ici, « il y a une douzaine d'années ». Ils ont donc demandé à faire chambre commune, avec « deux lits collés l'un à l'autre ». Une autre chambre leur permet ainsi de « recevoir du monde ». « La journée, on fait ce qu'on veut, raconte le colonel, Commandeur de la Légion d'Honneur. Parfois, on participe à la chorale, sinon on se balade au grand air », bras dessus, bras dessous. La preuve qu'il n'y a pas d'âge ni d'endroit pour s'aimer. D'ailleurs, le colonel a sa manière bien à lui de présenter les choses. Lui estime « ne pas vieillir », mais plutôt « prendre de la valeur ».

Voir notre reportage vidéo sur [#solutions](http://varmatin.com)